

## Le savoir et la foi dans la correspondance Lejean-Alexandre

Croire et savoir sont-ils nécessairement antagonistes? Attaquée à mort par les Lumières et la Révolution, l'Église catholique ne fut pas loin de le penser, et les violentes crises telles celle du mennaisianisme dans les années 1830 ou celle du modernisme au tournant du XX<sup>e</sup> siècle témoignent de l'acuité du débat, qui dans certains cas personnels tourna au drame.

Le XIX<sup>e</sup> siècle fut un siècle profondément religieux, mais d'une façon tourmentée, souvent fort ambiguë et parfois bizarre. Face à une Église qui s'ancre de plus en plus résolument dans la dévotion au Sacré-Cœur et à Marie, toute sorte de courants spiritualistes, déistes, théistes, panthéistes, etc., se lèvent, mêlant plus ou moins rationalité et croyance dans leurs efforts pour ériger une « religion laïque » de l'Humanité, détournant au profit d'un idéal tout humain la fraternité et la « sainte égalité » que l'on pouvait tirer du message de Jésus-Christ. Dans ses fameux ouvrages *Le temps des prophètes* (1977) et surtout *Les mages romantiques* (1988), Paul Bénichou a admirablement mis en lumière cet axe fondamental du siècle dernier.

Parmi ces prophètes, les figures de Lamartine et de Michelet viennent au premier plan, qui tous deux considérèrent la Révolution française comme éminemment religieuse — la religion de l'Humanité contre celle de la Révélation. Ainsi Michelet n'hésitait-il pas à écrire à Lamartine en 1843 (l'année où celui-ci passe à l'opposition au régime): « Vous aurez été notre prophète, notre précurseur, vous êtes celui que nous attendons. »

Or nous avons en la personne de Guillaume Lejean et de Charles Alexandre deux figures qui se présentent comme des émanations de ces prestigieux prophètes, Lejean pour Michelet, Alexandre pour Lamartine. Certes leur personnalité propre est trop forte pour qu'on les réduise à n'être que cela, mais l'intensité des liens qu'ils établirent toute leur vie

durant avec leurs maîtres (ou leur œuvre) doit retenir notre attention. Dans de précédentes études (1), nous avons exploré quelques aspects des relations Lejean-Michelet, Lejean-Lamartine et Alexandre-Lamartine, nous allons voir ici comment la religion de l'humanité se mêle à la foi en Dieu, en des thèmes qui courent tout au long de la correspondance échangée entre nos deux Bretons.

C'est donc ici une interprétation un peu particulière du sujet de ce congrès que nous proposons: une approche de la transmission du savoir et de la foi entre deux hommes qui se reconnaissent dans l'un et l'autre domaine, ont également besoin de connaître et de croire; plus encore, une transmission, un échange (comme entre des vases communicants) entre ces deux domaines à l'intérieur même de chacun des épistoliers.

Dès le début de la correspondance, en avril 1846, Alexandre écrit à Lejean que «l'histoire n'est que l'esprit de Dieu incarné dans le monde», et dans une lettre du mois suivant, il précise: «L'histoire est pour vous une souffrance.» Les deux propositions sont cohérentes puisqu'un autre mot pour souffrance est passion. L'incarnation de Dieu fut le lieu d'une Passion dont l'ombre portée ne cessa de s'étendre dans l'histoire, Passion que l'Église — comme l'a montré Jean Delumeau — choisit de présenter bien plus comme un drame de l'expiation que comme l'annonce d'une bonne nouvelle.

Or Guillaume Lejean, à l'époque où commence cette correspondance, est un jeune homme de vingt-deux ans, sombre, amer, et qui manifestement cherche dans l'histoire, dans le passé de l'humanité en général et dans celui des Bretons en particulier, des résonances à des difficultés plus personnelles. Et bien qu'il se défende des remarques d'Alexandre, il est clair que ce dernier a mis le doigt sur un point fondamental. A la suite d'un voyage dans la Bretagne intérieure qu'a fait Lejean et dont il a rapporté des impressions, qui le hantent, sur la fin de la «race celtique» (comme on disait en ce temps-là), Alexandre lui écrit le 11 mai 1846:

«(...) Vraiment il serait bien triste de ne rapporter de ce long voyage dans le passé que vous avez fait, que vous ferez encore, qu'une pensée de désespoir; pâlir, souffrir pour n'arriver qu'à cette désolante conclusion: l'humanité marche à sa tombe. Vous n'avez donc pas foi dans votre religion démocratique? Comment êtes-vous pour le peuple, si vous ne croyez pas à son affranchissement? Prêchez-lui plutôt une sage résigna-

1. Voir la correspondance Lejean-Michelet, dans *Les Cahiers mennaisiens*, n° 19 (1985) et 21 (1987), et «Un portrait de Lamartine» d'après la correspondance, dans *Romantisme et Bretagne*, Mélanges offerts à Louis Le Guillou, Université de Bretagne occidentale et CNRS, 1989.

tion; non ce n'est pas là votre dernier mot; qui veut la liberté, l'égalité des droits et des devoirs, doit croire à une récompense, à un bonheur pour les races qu'il appelle et défend; la démocratie est une espérance, l'affranchissement progressif de tous!»

La suite des lettres montre qu'Alexandre a bien du mal à retenir son ami sur la pente de la désespérance, car la relation entre la souffrance de l'humanité et celle de Lejean — souffrance sociale et souffrance personnelle — révèle qu'il ressent d'une manière suraiguë, presque malade, ce qui est l'une des idées dominantes du XIX<sup>e</sup> siècle: ce n'est qu'à travers les épreuves que l'homme peut se libérer. La position christique du Peuple chez Michelet, l'exaltation de la souffrance comme vertu suprême et condition nécessaire du progrès chez Lamartine (soulignée par Paul Bénéchou) sont là pour l'attester.

On peut aller plus loin. Le XIX<sup>e</sup> siècle fut pour les républicains un temps d'amertume, de doutes et de souffrances réelles. La confiscation de la révolution de 1830 par l'arrivée de Louis-Philippe au trône, l'échec de la II<sup>e</sup> République et surtout le coup d'État du 2 décembre 1851 ont plongé dans la nuit les combattants de la liberté, leur ont imposé l'idée que cette liberté, si elle doit advenir un jour, sera nécessairement le fruit du sang et des larmes. Le combattant du Peuple donne son sang pour les hommes comme le Christ a donné le sien pour les hommes et pour l'Homme dont il est le fils. Oserons-nous dire que parfois on a le sentiment que ces républicains, quelque part, vont jusqu'à rechercher et aimer cette souffrance («souffrir est un bien», écrit Lejean dans une lettre qu'on trouvera plus loin), souffrance que Victor Hugo a su hypostasier et glorifier aussi bien dans sa vie (l'exil volontaire à Guernesey) que dans son œuvre (*Les Misérables*)? Comme si la liberté imposait en fin de compte des devoirs plus écrasants que la servitude, exigeait des individus et des peuples rendus libres de leur destin une rectitude de comportement dont le stoïcisme avait dès l'Antiquité posé les règles, stoïcisme qui imprègne en profondeur ce XIX<sup>e</sup> siècle que l'on dépeint si souvent comme frivole. «Le vrai est ma première passion», écrit Lejean à Alexandre le 25 novembre 1851, alors que, en poste au journal lamartinien *Le Pays* dont les bonapartistes se sont emparés sournoisement, il voit déjà s'abattre sur la France républicaine la lourde main de Louis-Napoléon Bonaparte (2).

A dire vrai, nos deux amis ne vivent pas le problème avec la même intensité. Charles Alexandre, secrétaire de Lamartine de janvier 1850 à janvier 1852, se marie cette année-là avec une demoiselle de la région de Mâcon où il s'installe et vit jusqu'à sa mort en 1890. Travaillant pour son idole, il deviendra une personnalité mâconnaise, président de l'Académie de Mâcon, député républicain modéré de la ville en 1871. C'est un homme pondéré, heureux au sein du foyer qu'il a fondé. Son spiritualisme est

2. Voir «Un portrait de Lamartine», *op. cit.*

paisible, un peu mièvre même. Ainsi, dans une lettre à Lejean du 16 novembre 1852: «Il y a autre chose dans la nature que des rochers et des chênes; il y a la mer, il y a le ciel (...), l'infini flotte parce qu'il est immense.» Ou encore, dans l'introduction au recueil de poèmes (mineurs...) *Les Espérances*, qu'il publie en 1852, il évoque le «spiritualisme de la nature et de l'homme», «l'aspiration à Dieu» de ce dernier. Panthéisme aimable et inoffensif.

Tout autre est le destin de Lejean. Le coup d'État l'a chassé du *Pays*. De janvier 1852 à janvier 1853, il est secrétaire-esclave de Lamartine, ce qu'il vit fort mal et qui se termine par une aigre rupture (3). S'ensuivent quatre années de galère. Lejean place des articles ici et là, présente (avec un certain succès) des mémoires au concours des antiquités nationales de l'Académie des Inscriptions, collabore à la *Biographie bretonne* de Levot, et tout cela dans une solitude aride, un désert affectif douloureux. La question du serment au despote l'empêche de tenter d'entrer dans l'administration. A tout instant de la correspondance éclate sa douleur.

Ainsi ressent-il avec une intensité extrême la perte de l'un de ses plus chers amis, Souvestre. Dans une lettre du 8 juillet 1854, il écrit ceci:

«Les détails matériels de ces deux jours et l'hébétement d'un pareil coup m'ont préservé de trop comprendre une pareille perte; aujourd'hui, en instant, je reprends possession de ma pensée, de mon souvenir, et l'impression ne fait que s'augmenter. Je travaille pour oublier, et je travaille mal: je m'épanche un peu, et heureusement, je ne connais pas d'indifférents. Ces épreuves sont terribles, mais il ne faut pas en combattre l'amertume; nul ne croit plus que moi en la vie future, que Dieu nous doit et nous donnera, mais si momentanée qu'elle soit, une séparation déchire bien des fibres, et les plus petits détails amènent des souvenirs et des retours qui font saigner la blessure.»

Il n'est pas inutile de souligner ici que l'évolution spirituelle d'Émile Souvestre l'avait conduit, notamment lors de son séjour en Suisse en 1853, tout au bord du protestantisme (4). Dans un poème des *Espérances*,

3. *Ibid.*

4. Une notice d'E. Lesbazeilles publié à Caen en 1897 (Lesbazeilles est un familier de Souvestre et de sa famille) nous apprend que Souvestre, lié à Alexandre Vinet, théologien protestant Suisse, était très estimé en Suisse alors qu'il était critiqué en France pour son «moralisme bourgeois». D'autre part, Le Goffic signale dans *L'âme bretonne* (4<sup>e</sup> série, 1924) que Souvestre avait évolué vers le protestantisme sous l'influence du pasteur français Coquerel et de son frère (Le Goffic est un homme généralement bien informé). Émile Souvestre est un auteur quelque peu décevant sans doute, mais une personnalité intéressante qui n'a pas du tout été étudiée comme elle le demanderait. Signalons une étude, captivante et stimulante due à l'historien de la littérature française Ceri Crossley, de l'université de Birmingham: «Émile Souvestre's anti-utopia: *Le monde tel qu'il sera*», dans *Nottingham French Studies*, 1985.

intitulé *Émile Souvestre*, Alexandre le décrivait ainsi: « *Il marche dans sa vie austère/ Ainsi qu'un pasteur protestant.* » Cela éclaire un passage d'une lettre de Lejean que nous citons plus loin.

Durant les années de tourment, Lejean a noué des relations utiles, avec Guigniaut, historien et archéologue, éditeur d'une traduction de la *Symbolique* de Creuzer, avec Desjardins, futur spécialiste de la géographie historique de la Gaule romaine, avec Renan. Une vieille passion pour la géographie et la cartographie va lui permettre, grâce à ces appuis, de sortir de l'impasse. En 1856, il est sur le point d'obtenir une mission de cartographe dans le bassin du Danube pour le compte de l'Instruction publique (sans pour autant qu'il soit fonctionnaire). C'est le début de sa véritable carrière, qui l'entraînera en Afrique et en Asie, et par laquelle il a atteint la notoriété.

Or c'est précisément au moment où l'avenir s'éclaircit qu'il connaît une crise d'une extrême violence, où le savoir et la foi s'affrontent chez lui comme jamais auparavant. Sans aller jusqu'à supposer à l'œuvre une «volonté d'échec», un amour névrotique pour la souffrance, force est de constater la coïncidence des événements. Mais laissons parler les documents (5), sans les annoter pour ne pas fragmenter leur lecture.

\* Paris, 31 xbre 1856

(...)

Franchement, je ne sais où je vais, et je ne me le pardonne pas, car je devrais être calme et ne le suis pas du tout. Vous me prédisiez un livre: Dieu veuille que je puisse le faire, car j'ai le pressentiment que je ferai une chose vivante, agissante, *utile*, parce que la sincérité est le seul parti pris auquel je me propose d'obéir. Mais que Dieu me donne le moyen de le faire et surtout me garde la raison nécessaire, car [ill] le chaos s'empare de moi. Je suis bien malade d'esprit (de corps, je ne me suis jamais mieux porté), et quand vous viendrez ici en février, nous aurons bien des choses à nous dire. Je ne sais si vous me comprendrez, et si je me comprends moi-même. Je traverse une phase de tristesse atroce, et je crains bien que la cause cessant, l'effet ne persiste: or ce serait simplement la folie. Vous connaissez mes idées religieuses, elles sont très affirmatives, autant que les vôtres. Mais sous cette religion il y a un mauvais fond mystique et superstitieux qui remonte parfois et qui me trouble: sans m'améliorer, bien au contraire, car tout cela m'enlève une partie du calme et de la force nécessaires pour le travail, c'est-à-dire pour le moyen d'être utile aux autres. Où cela peut-il me mener? La méditation la plus obstinée ne peut me rien apprendre de nouveau sur le *grand inconnu*, et je ne puis pas reculer jusqu'aux religions révélées. Si Souvestre vivait, voilà ce qu'il m'eût fallu: la subtilité de

5. Les lettres appartiennent toutes au fonds de l'abbaye de Landévennec, sauf celle du 8 janvier 1857, qui est à la bibliothèque municipale de Morlaix.

Michelet me met souvent en défiance. Cependant, je le verrai demain, et je lui dirai tout.

Voilà, mon ami, une lettre bien étrange; brûlez-la, mais répondez-moi. Parlez-moi un peu du devoir, du travail surtout, de la nécessité d'éviter un suicide moral. Je n'obéis pas du tout au Dieu de Lucrèce, *timor*: je cours après le vrai, et il est dangereux de chercher l'absolu. Cela m'a un peu soulagé de vous écrire. (...)

G. Lejean

\*

Paris, 8 janvier 1857

Ami,

Ma solution tarde, mais je ne m'en plains pas: elle n'est pour moi que secondaire. L'important, c'est que la raison me reste, et aujourd'hui que je vous écris, je suis assez rassuré, Dieu aidant. J'ai passé par une crise inouïe: *mes croyances n'ont pas chancelé une minute*, mais en revanche tous les diables bleus de mon mysticisme, bien connu de mes anciens condisciples, ont trotté dans mon absurde cervelle. Comme je suis homéopathe en ce genre, j'ai été voir un parfait gentleman, M. de Montglars, vicaire à Saint-Sulpice, et nous avons argumenté. Je l'ai vu trois fois, avec grand succès, car à la suite de chaque entretien, je rentrais chez moi très libre penseur, sauf à revenir à mes lubies à chaque accès d'une maladie d'entrailles qui me tourmente depuis le 1<sup>er</sup> janvier à peu près. Entre les entrailles et le cerveau, il y a, il faut le croire, bien des relations. Par exemple, dès que je prends ma plume, cela va mieux. Mais je lis beaucoup plus difficilement. Comment finira tout ceci? Je cause beaucoup avec des amis, Charton, Renan, et même Guigniaut m'ont fait grand bien. Ah si Lamennais vivait!!! Guigniaut, qui parle si mal, a une fermeté philosophique que je n'aurais pas soupçonné. Écrivez-moi courrier pour courrier. Je ne sais pas où j'en suis. Le tourbillonnement des systèmes et des *révélations* individuelles chez nos amis me rejette par réaction vers le catholicisme, dont j'ai une peur et surtout un dégoût étranges, mais qui affirme avec une logique terrible. Si j'admettais la faute originelle et la divinité du Christ, je serais catholique demain, ce soir. Mais ce n'est pas tout de crier: Seigneur! Seigneur! Il y a dessous l'effroyable bagage de la scolastique romaine pendant 1800 ans, la prière par formules, la confession: *je m'accuse...* de quoi? Je ne sens pas avoir eu tort devant ma conscience: que me fait votre grimoire? Écrivez-moi le résumé de votre jugement sur le catholicisme: des faits, des raisons, pas d'images.

Orgueil! disent les catholiques aux libres esprits. Orgueil! Non, je ne

suis pas fier de ma pauvre raison; mais puisqu'elle me vient de Dieu, pourquoi la jetterais-je au rebut? Je ne suis pas artiste; mais l'intelligence est un don de Dieu: comment se fait-il que si la vérité est avec les catholiques, ils n'aient pas de plus beaux livres, de plus belles œuvres d'art; qu'ils aient le monopole de je ne sais quel art byzantin et de quelle littérature fadasse dont les chiens ne voudraient pas? Leur poète est Turquety, leur historien Gabourd, leur philosophe Nicolas, leur romancier Veuillot.

J'éprouve un besoin de sociabilité religieuse énorme. En Bretagne, j'aurais aimé à prier en commun avec les miens, j'aurais accepté le catholicisme fier, libre et aimant de ma tante, qui niait l'enfer éternel et ne tenait pas au Christ-Dieu. Mais dans ce culte, une première concession amène les autres: et tant de gens se disent catholiques, qui sont aux deux tiers protestants! Comme je ne serai jamais d'un culte sans le prendre au sérieux, je ne vois pas encore le moment où je sortirai de ma liberté de penser: mais j'ai la tête si fatiguée! Pardonnez-moi et écrivez-moi: un directeur de votre robe et d'un cœur comme le vôtre ne m'effraie pas. Merci de votre offre généreuse, dont j'espère ne pas avoir à user. Ah! quand votre malade vous reverra-t-il ici?

G. Lejean

Me croyez pas du tout que j'aie la frayeur de l'avenir: c'est le présent qui me tourmente. Je cherche le bien, mais ce qui m'attriste, c'est en songeant que si je suis dans le faux, et que je combatte sans m'en douter une inspiration plus vraie, Dieu peut, pour m'en punir, rester indifférent à ce que j'essaie de faire de bien. Je suis sincère: c'est tout mon mérite. Mais si je sors d'ici, je crois que je serai fort à emporter des montagnes à bras tendu. Vive la lutte, si elle m'améliore. Souffrir est un bien, c'est s'obscurcir qui est le mal.

9 janvier.

Je suis mieux aujourd'hui, sous les deux rapports: j'ai dormi 7 heures cette nuit, tandis que ma moyenne est de 4 heures depuis une huitaine. Ma santé morale suit les mêmes phases que ma santé physique: et celle-ci s'améliorant, j'espère que l'autre n'est pas loin. C'est égal: il faut veiller aux *retours offensifs*, qui ne sont jamais plus forts qu'après un mieux.

\*

Paris, 14 janvier 1857

Je vous suis reconnaissant, mon ami, de votre longue lettre, qui est un

chef-d'œuvre de raisonnement. Vous avez raison de dire que vous ne comprenez pas mon état : ni moi non plus. J'ai été bien malade de corps et surtout d'esprit ; et le pis, c'est que j'ai pu voir à fond que je suis resté à 30 ans ce que j'étais à 15, un esprit ouvert à un mysticisme maladif. Arrivez vite ici, nous causerons longuement, et j'espère que ma guérison physique, actuellement terminée, mes relations avec mes amis et le travail le plus actif me garderont du retour et de la rechûte.

Dès qu'on raisonne, cette foi est percée à jour : l'injuste y abonde, vous l'avez bien montré. Puis la légende de la Genèse, inconciliable avec les données de l'histoire : le surnaturel partout, tandis que la science nous prouve que les lois générales de l'univers ne souffrent pas de dérogation ; puis absence totale de critique historique dans l'étude des sources évangéliques. Ils n'ont pas su répondre à Strauss, il a fallu que Quinet s'en chargeât. Quant à l'inspiration biblique, « les Vedas, m'a dit Renan, sont inspirés au même titre que la Bible ». Renan, ex-sulpicien, s'y connaît. Du reste, il y a dans toute cette crise, pour moi, autre chose qu'une question de foi : c'est plutôt cette question que je me posais vaguement : « Ne faut-il pas un culte public et *un*? Et si oui, le culte catholique n'est-il pas le plus universel? » Qu'en pensez-vous?

*(La suite de la lettre : Lejean reprend les nouvelles du moment, sur les amis et l'actualité, signe net de guérison.)*

\*

Paris, 30 janvier 1857

Mon bon ami,

Depuis bientôt un mois, êtes-vous malade? Car je ne puis vous croire oublieux. J'aurais pourtant eu grand besoin de vos lettres, car j'ai été rudement secoué et je le suis encore. Ce que j'ai eu et qui ne m'a pas quitté (il s'en faut), c'est une maladie contre laquelle j'ai lutté, peut-être pas assez vigoureusement : maladie physique et morale, qui n'a disparu qu'au physique. Au moral, ce n'est pas seulement une disposition à la monomanie religieuse, c'est une congestion cérébrale qui peut me mener droit à la folie. J'ai été aujourd'hui voir un médecin fort distingué, examinateur à la Faculté, le Dr Follin, et j'ai rendez-vous avec lui pour demain à midi. D'où est venu cela? Je ne le sais : excès de travail? de pré occupations? J'ai été positivement fou certains jours, avec oblitération complète de la mémoire, etc. — Et notez que je n'ai pas été alité un seul jour. — Quelques éclaircies m'ont fait grand bien, mais les accès ne sont jamais plus violents qu'après un calme. Hier, journée assez mauvaise : un bain pris à 4 heures, à peu près guéri, diné, pris le thé avec Thelmier et chez les Souvestre, revenu très bien

portant ; empoigné à minuit : une nuit affreuse. — La journée a été mieux, forcé que j'ai été de faire quelques courses. — Mon frère se marie mardi, je pars dimanche soir, le giron de la famille me fera peut-être quelque bien ; une lettre de vous, que je puis recevoir dimanche, me ferait plaisir. — Je vous attends avec impatience, car je ne serai absent que dix jours — s'il ne faut pas m'enfermer à l'Hospice, dans ce beau site du Kefleut que vous savez. Je vous demande le secret car après tout j'espère bien guérir. C'est la solitude qui me fait mal, et surtout la nuit, *nocturne phantomata*. Je suis plus soulagé vers les 7 heures, quand arrive le jour. Dès que je suis avec quelqu'un, je cause, je raisonne, je suis le fil d'une idée. Aussi, autour de moi, ne paraît-on se douter de rien. Mais encore une fois, la velléité catholique dont je vous avais parlé n'a été qu'un accident d'une dizaine de jours : si tout était parti avec !

Je vous embrasse toujours bien cordialement.

G. Lejean

Ne vous inquiétez pas trop. Si je suis un peu fou, je *sais* que je le suis. Donc Dieu aidant — et priez-le d'y aider fort, — je guérirai. Mais j'ai horriblement souffert, et si cela devait durer encore un mois, je ne tiendrais pas à vivre.

\*

Ces lettres (dont nous n'avons omis, pour la première, que quelques banales phrases d'introduction et de conclusion) sont très belles, d'une écriture nerveuse, fine, soucieuse de conduire avec exactitude cet exercice d'introspection-confession si familier à ceux qui comme Lejean furent éduqués dans les collèges religieux et connurent là persuasive incitation des directeurs de conscience et les pénibles émois des confessionnaux. Elles nous donnent une forte idée de la personnalité ardente de Lejean. Une fois parti en mission (une lettre à Alexandre est écrite de Belgrade le 14 avril 1857), Lejean pourra assouvir dans l'action des forces qui, par trop retournées contre lui-même, le mettaient dans des états fort dangereux. Ces lettres sont si expressives qu'il n'est pas nécessaire de les commenter longuement. On soulignera cependant quelques points.

1. Les noms cités montrent bien que Lejean se place nettement dans le camp libéral-rationaliste. Nous avons mentionné l'évolution religieuse de Souvestre ; Édouard Charton, fondateur du *Magasin encyclopédique* et de *L'Illustration*, avait fait en 1831 avec Souvestre une tournée saint-simonienne dans le nord de la Bretagne (6). Les noms de Michelet, Renan et Lamennais ne demandent pas à être précisés, remar-

6. Sur tout cela, voir la *Revue encyclopédique*, tomes 52 (1831) et 55 (1832), et Jean Touchard, *Aux origines du catholicisme social* : Louis Rousseau, Armand Colin, 1968.

quons cependant les trois points d'exclamation qui suivent ce dernier nom (7), et la pointe de défiance à l'égard de Michelet. En face — si l'on peut dire —, la cohorte des thuriféraires du catholicisme le plus ultramontain: Édouard Turquety, doux poète breton du troisième rayon; Amédée Gabourd, historien monarchiste; Jean-Jacques-Auguste Nicolas, dont l'œuvre principale est *Du protestantisme et de toutes les hérésies dans leur rapport avec le socialisme* (1852); quant à Veuillot, il est connu.

Ce qui est remarquable, c'est que tous les amis de Lejean sont des libéraux et des républicains vivement intéressés par les questions religieuses. Parmi ceux qu'il ne cite pas dans ces lettres, on peut ajouter par exemple Alfred Dumesnil, gendre de Michelet, ou Jean Reynaud, collaborateur de Pierre Leroux, qui étaient fortement intéressés par le mysticisme celtique (le druidisme). C'est là qu'évolue Lejean, bien plus que dans les milieux proprement socialistes ou républicains au sens politique. Il est d'ailleurs remarquable que dans la longue notice qu'il a consacrée à Souvestre dans la *Biographie bretonne*, Lejean ne souffle mot de l'engagement saint-simonien de ce dernier, engagement certes bref mais suffisamment intense pour être parfaitement perceptible dans le premier chapitre des *Derniers Bretons* tel qu'il parut dans la *Revue encyclopédique* (prise en main en septembre 1831 par les saint-simoniens Hippolyte Carnot et Pierre Leroux) en septembre 1832. Cette note saint-simonienne fut soigneusement gommée lors de l'édition du livre en 1836, elle avait d'ailleurs déjà disparu dans les chapitres publiés par la *Revue des Deux Mondes* à partir de 1833. Lejean ne pouvait pas ne pas connaître cet épisode de la vie de son ami, d'autant qu'il était par ailleurs lié à Ange Guépin, l'ami intime de Souvestre dans leurs années de jeunesse.

2. Les expressions dont se sert Lejean pour décrire son mal sont très vigoureuses: « mauvais fond mystique et superstitieux », « diables bleus de mon mysticisme », « monomanie religieuse (...) qui peut mener droit à la folie », et à l'hospice (devenu hôpital psychiatrique) de Morlaix, au bord du Kefleut. Il n'a pas osé — et c'est bien dommage — être plus précis: on aimerait savoir en quoi consistaient au juste ces « lubies » qui l'attaquent la nuit. Quand il évoque ses craintes de « retours offensifs », quand on le voit consulter un prêtre de Saint-Sulpice avant d'aller voir un médecin, on songe invinciblement à une sorte de « possession », tout au moins à l'emprise d'une force étrangère à sa pensée, une ennemie intime et qui vient de loin. Le jour où on disposera d'une édition (en cours de préparation) de l'ensemble de la correspondance Lejean-Alexandre, on pourra approfondir la question, notamment sous un angle fort intéressant. Disons-en un mot, en guise d'hypothèse. Il semble bien que Lejean ait poussé très loin la correspondance entre son « moi profond » — son âme, dirons-nous — et les Bretons en tant que race souffrante venue du fond des temps. Selon un

7. Il y a dans la correspondance un poème d'Alexandre sur la mort de Lamennais, adressé à Lejean.

thème fort répandu au XIX<sup>e</sup> siècle (chez Cousin ou Renan, par exemple), l'individu est vu par l'époque comme une sorte de réceptacle, de chambre d'écho de l'âme du peuple, ou d'un peuple, de sorte que la souffrance individuelle est ressentie comme la vibration, le prolongement dans un corps particulier d'une souffrance collective. Le « dit » de la souffrance de Lejean serait donc, dans son esprit, une modalité du « dit » de la souffrance de tous les Bretons, ceux d'aujourd'hui comme ceux du passé.

Tout cela devra être précisé, étayé par les sources documentaires. Remarquons cependant ici comment sa vie s'organise en trois temps. De sa naissance à Plouegat-Guerrand, en milieu rural et républicain, à 1848, il vit en Bretagne (études au collège de Saint-Pol, puis vie partagée entre Morlaix et Plouegat). Dans les années quarante, ce sont des courses passionnées dans la Bretagne intérieure, des articles (à *l'Écho de Morlaix*) et des livres consacrés à l'histoire bretonne. Avant d'être écoeuré par la captation des sociétés savantes bretonnes et de l'Association bretonne par La Borderie, Kerdrel, Courson et leurs amis catholiques et monarchistes (8), il participe intensément aux activités historiographiques bretonnes. Deuxième temps : de 1848 à 1856, il vit à Paris, écartelé entre sa passion bretonne pour l'histoire (beaucoup de choses dans les lettres à ce sujet) et la nécessité de « se caser » quelque part. Durant ces huit années, la Bretagne est pour lui comme une terre du passé, du passé historique et de son passé personnel, avec la tentation permanente du retour (qu'il n'effectue régulièrement que pour de courts séjours à Morlaix ou à Plouegat, ou à Nantes pour voir Michelet, à Brest chez Levot). Mais cette période est aussi, par la fréquentation des milieux intellectuels parisiens de haut niveau mais volontiers indifférents à qui n'est pas d'une coterie, le temps d'une maturation, qui apparaît notamment dans ses notices de la *Biographie bretonne*. Comme si l'éloignement douloureux de la terre des origines était aussi une délivrance. (On songe au projet qu'avait Flaubert de faire un livre sur la folie qui le guettait en sa jeunesse, et qu'il aurait écrit lorsqu'il aurait pu s'en éloigner suffisamment pour pouvoir la considérer objectivement; ce livre ne sera pas écrit). Enfin le troisième temps (le troisième cercle?): le départ pour les terres lointaines, et la rédaction des longues lettres (Levot en a publié, fort belles), des articles et des livres qui lui vaudront à sa mort en 1871 des notices fort élogieuses de personnalités importantes comme Anatole de Barthélemy. On voit bien que l'éloignement de la Bretagne, poussé cette fois à l'extrême, joue comme une cure, une libération des forces créatrices. Les temps de repos à Plouegat entre deux missions sont dès lors de vrais moments de récupération ayant une nouvelle aventure.

Mais revenons plus près du problème de la religion chez Lejean, problème où se reflète un aspect particulièrement intense de son rapport

8. Voir Jean-Yves Guiomar, *Le bretonisme*, Société d'histoire et d'Archéologie de Bretagne et Imprimerie de la Manutention, Rennes-Mayenne, 1987.

aux origines. On sait qu'après la mort de sa mère, Lejean avait été élevé par une tante et qu'il avait fait ses études au Kreisker. Il semble bien que cette tante aurait désiré qu'il devînt prêtre (9), et il n'est pas impossible que, tout en écartant rapidement cette voie, il ait eu à se défendre d'un penchant excessif pour la spéculation religieuse. Cela expliquerait cette nette répugnance à agir qu'on décèle chez lui, cette constante irrésolution que son ami Alexandre, son aîné de quatre ans, plus mûr et plus équilibré que lui, ne cesse de combattre (car si Alexandre est quelque peu mièvre dans ses œuvres, il se révèle dans les lettres rempli d'une noble fermeté et d'une lucidité qui pousse Lejean loin dans ses retranchements) (10). Dans une longue étude qu'il consacre à son ami en 1885 dans les *Annales de l'Académie de Mâcon*, Alexandre parle de son «éternel combat de la foi et de la raison», et il le définit comme un «juif errant de la science». Les lettres publiées ici illustrent parfaitement ce combat, forme renouvelée du célèbre et mystérieux Combat avec l'Ange de la Bible.

Lejean du reste est conscient de ses excès : «Je cours après le vrai et il est dangereux de chercher l'absolu»; pris dans une intenable et illusoire dialectique du vrai et du faux, il aimerait pouvoir se rabattre sur une honnête «sincérité», mais c'est pour rejeter immédiatement ce médiocre compromis. Il est évident que Lejean est à la recherche d'une formule religieuse qui satisferait sa soif de vérité tout en étant distincte de la «logique terrible» du catholicisme romain. N'est-ce pas au fond cela même que Lamennais avait en vain cherché, depuis son recours au douteux «sens commun» de *l'Essai sur l'indifférence*? N'est-ce pas ce que tout un pan du XIX<sup>e</sup> siècle s'est épuisé à chercher, comme le montre le subtil — trop subtil — Michelet?

3. Au cœur de la crise dramatique que traverse Lejean, il y a bien évidemment la solitude, en dépit des amis. Les attaques se produisent la nuit sur un corps à l'abandon; dès que son esprit (sa plume) peut se remettre en action, dès que les amis arrivent, cela va mieux. Plus net encore est son «besoin de sociabilité religieuse énorme», son désir de «prier en commun avec les miens» en Bretagne. Curieusement, dans la correspondance la famille de Lejean occupe fort peu de place (alors qu'il est beaucoup question des parents d'Alexandre). Quelques mots sur sa tante, sur son frère, et c'est avec surprise qu'on apprend en 1855 qu'il vient de perdre son père, seule notation le concernant durant les vingt-quatre ans que dure cette correspondance. Comment ce silence ne susciterait-il pas des interrogations? On sait par ailleurs d'après les lettres que Lejean avait éprouvé en 1844 ou 1845 une passion malheureuse pour une très jeune fille de Plouégat. Les parents de celle-ci n'avaient pas accepté le

9. Notons cependant que son catholicisme semble plutôt pélagien.

10. Le début de la lettre du 14 janvier nous fait regretter l'absence des lettres d'Alexandre, totale (sauf une lettre d'octobre 1859) depuis le mois d'octobre 1856.

jeune homme, de milieu trop modeste à leur gré et déjà, sans doute, quelque peu « tête brûlée ». Il semble bien (car Lejean quoique prolix n'est pas clair dans ses explications sur cet épisode peu glorieux pour lui) qu'après avoir accablé de sarcasmes les parents de la jeune fille, il se soit tourné contre elle-même en lui faisant payer par des moqueries un refus qui la faisait pourtant souffrir elle aussi; à la suite de quoi elle était partie se réfugier dans un couvent de Quimper, mais sans prononcer de vœux. De 1846 à 1848 et même après encore, nous voyons Lejean, au cours de divers voyages, rôder autour de Quimper, hésitant à aller la chercher, ce que finalement il ne fera pas. L'épisode et ses suites lui valurent de très sévères remontrances de la part d'Alexandre. Le drame personnel que nous avions supposé à la lecture des lettres de Lejean à Michelet a donc bien existé, et il pèsera comme une faute pénible sur la vie du futur géographe. Mais en fait, tout laisse à penser que cet amour avait quelque chose de tout idéal, et qu'en réalité jamais la présence effective d'une femme dans la vie de Lejean, misogyne en diable comme son siècle, n'a été envisagée par lui (11). L'aveu est clair, de constater qu'à trente ans il est resté l'adolescent de quinze ans, et à quel âge est-on plus seul — tout compte fait — qu'au milieu de l'adolescence? Comment donc ce jeune sauvage, demeuré tel jusqu'à sa mort (Alexandre l'atteste), eût-il pu réaliser son besoin de sociabilité religieuse?

Une dernière remarque, sur le ton des lettres que nous avons reproduites ici et sur la personnalité de Guillaume Lejean en général. Il n'y a pas lieu de suspecter sa sincérité et la réalité de ses souffrances. Nous l'avons saisi à un moment particulièrement difficile, mais même si la correspondance est traversée d'amertume et de doute, Lejean n'est pas pour autant un geignard. C'est un homme plein d'énergie, d'enthousiasme, travailleur débordant de curiosité, observateur perspicace et narquois. On peut donc se demander si, outre les difficultés personnelles et la situation des républicains entre 1830 et 1870, il ne faudrait pas faire appel à un autre élément pour rendre compte de la sensibilité à vif qui s'exprime chez lui. Nous voulons parler d'une dominante qui se fait entendre dans tout le siècle, et qui vient de ces maîtres du XIX<sup>e</sup> que sont Fénelon, Jean-Jacques, Bernardin de Saint-Pierre et Chateaubriand. On la saisit bien, par exemple, chez Ballanche en sourdine et chez Michelet ou Lamennais de façon tonitruante.

Sous peine de tomber dans de graves contresens, c'est là une dimension du siècle qui doit être prise en considération. Elle amène les individus de ce temps à s'exprimer le plus souvent dans des formes outrées, boursoufflées, pouvant atteindre le pathos, de sorte que des sentiments parfaitement sincères peuvent nous apparaître affectés, voire joués. Cela se voit

---

11. Alexandre dans l'article de 1885 cité: «On sentait qu'à ce jeune sauvage avait manqué l'éducation de la femme.»

aussi à droite, par exemple chez Montalembert ou chez Lacordaire. Mais à droite, on sait généralement, en cas d'urgence, s'adosser sans scrupules excessifs aux vérités éternelles du dogme, aux impératifs de la raison d'État ou des intérêts de classe (voyez Montalembert en juin 1848, ou Thiers). A gauche la situation est plus difficile: on est plus facilement meurtri, on erre à la recherche des formes insaisissables d'une république qui n'est jamais là quand on l'appelle. Cette sensibilité est à l'œuvre chez nos deux amis. Mais chez Alexandre la souffrance, quoique réelle aussi, est tamisée, plus aisément surmontée par un naturel facile et un réalisme probe: aux écrits — aux poèmes surtout —, la sensibilité fénelonienne, rousseauiste, et lamartinienne bien évidemment! Mais dans la vie, c'est une fermeté tranquille qui l'emporte. Chez Lejean, il n'y a point cette sage coupure entre la vie et l'œuvre; son monisme foncier s'exprime avec la même ardeur dans l'une et dans l'autre, sans frein ni contrepoids.

La comparaison de l'attitude de ces deux républicains et de celle de leur siècle en général montre que la relation du savoir et de la foi n'est pas la même selon les tempéraments et les positions politiques. La plupart du temps, cette relation est douloureuse, aventurée. C'est surtout à gauche, où elle relation est douloureuse, aventurée. Mais c'est surtout à gauche, où elle est plus ardente, plus exigeante, qu'elle est source d'amertume et de déception. Le XIX<sup>e</sup> siècle n'en fut pas avare.

Jean-Yves GUIOMAR.